

L'Umiak
Commentaire

Chantale Cusson

Number 37 (4), 1985

En mille images, fixer l'éphémère : la photographie de théâtre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

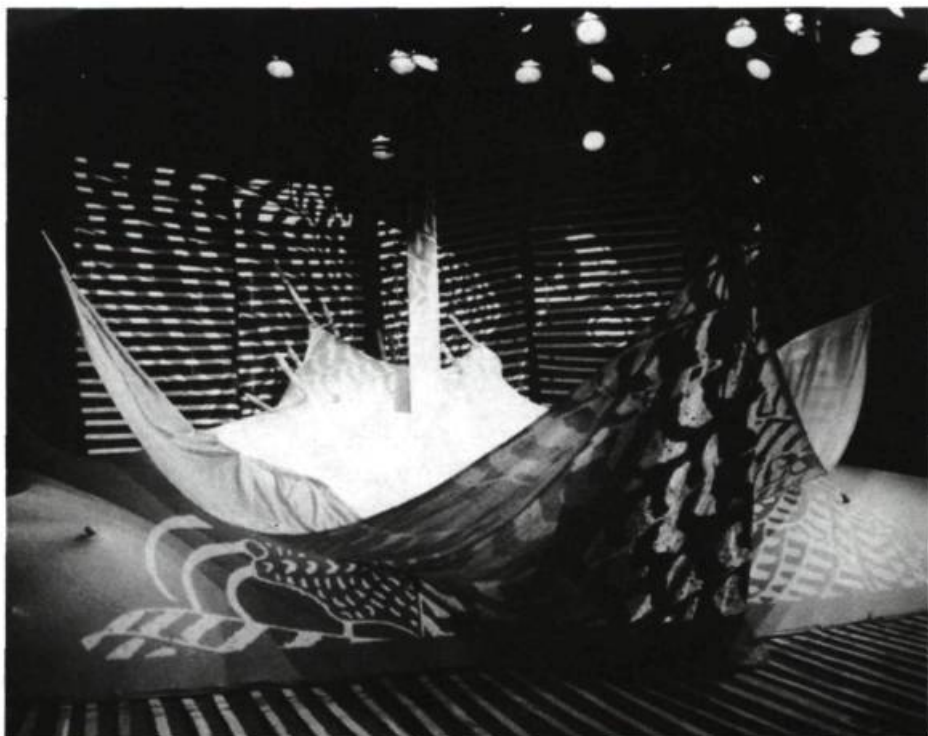
Cusson, C. (1985). *L'Umiak* : commentaire. *Jeu*, (37), 78–85.

Équipe de création du spectacle et de l'animation: François Camirand, Yves Lauvaux et Monique Rioux. Écriture: Michel O. Noël; mise en scène et animation: Monique Rioux, en collaboration avec François Camirand et Yves Lauvaux; scénographie: Daniel Castonguay; décor, marionnettes et accessoires: Daniel Castonguay, Daniel Dugré, Pierre Fournier et Jean Gagnon; costumes: Josée Castonguay et Pauline Saint-Laurent; diapositives: Paul-Émile Rioux; musique: Michel Robidoux; éclairages: Yves Lauvaux; réalisation de la bande sonore: Michel Robidoux. Avec François Camirand, Yves Lauvaux et Monique Rioux. Création du Théâtre de la Marmaille présentée au Théâtre d'Aujourd'hui en décembre 1983.

Surpris par la tempête, Luckasi et sa famille ont construit un petit igloo qui les protégera en attendant que le beau temps revienne. Mais dans la lampe, il n'y a presque plus d'huile de phoque pour les éclairer et les réchauffer, et il ne reste qu'un poisson séché, que tous se partagent. Dans le froid et le vent en colère, le vent du nord qui glace et qui blesse, Luckasi doit aller jusqu'à la banquise pour y chasser le phoque. Il y a maintenant sept jours qu'il est parti et le printemps approche. Il doit donc se hâter et résister à l'appel du vent qui cherche à le séduire et lui propose de se reposer, de dormir un peu. Cet appel signifierait sa mort et celle des siens. Mais ce n'est pas la première fois que le peuple de Luckasi est ainsi menacé par le froid, le vent, la famine et les glaces qui se rompent au retour du printemps; des légendes et de lointains souvenirs que les vieux racontent le lui rappellent.

les atmosphères

Dès l'entrée, la sensation qu'il fait froid dans la petite salle pourtant bien chauffée. Il y a, dans la pâle lumière des lampes à l'huile de phoque, les cercles des igloos où les spectateurs-participants se regroupent, formant les familles du clan. Puis, le décor, au ras du sol: une banquise toute blanche prolongée de clôtures à neige; une banquise, non pas à perte de vue, mais dont on oublie les contours tellement elle semble se jouer des limites d'une simple aire de jeu. Ce n'est d'ailleurs pas la banquise seule qui sert l'action, mais toute la salle, devenue l'espace perdu, un peu mystérieux, du Grand Nord inconnu, de l'hiver. Le programme dit «spectacle-animation»; ce sont avant tout les atmosphères, les climats recréés, qui captent l'attention, les sens. Le vent siffle, tournoie, portant des silences ou les voix, les chants de gorge des femmes (*kattajaq*) et le cri des outardes. Le ciel allume ses aurores boréales jusque sur la neige. Des animaux (caribous, aigles, phoques) s'impriment, avancent sur la banquise qui, tout à coup, devient le nid de la mythologique Mère-Aigle, puis s'anime, se brise, et se transforme en bateau collectif, cet *umiak* qui doit affronter les flots en tempête pour sauver ses passagers. L'environnement retransposé est presque réel, tactile. Les moyens sont pourtant artificiels; pas de neige, pas d'igloo, pas de vrai vent, seulement des jeux d'éclairages, des projections de diapositives, des effets sonores en quadrophonie. Tout cela n'est que du théâtre, on le sait. Mais, en même temps, tout cela est justement toute la magie du théâtre, et on a envie de vivre l'histoire, de se laisser habiter par elle.





l'histoire passée

Lorsqu'il chasse, l'Inuk est patient. Il a su développer ruse et habileté et, malgré le froid et le vent, il a appris à attendre sa proie puisque c'est de la chasse et de la pêche que dépend sa survie. C'est aussi la survie de sa famille et de la communauté à laquelle il appartient qui est sans cesse en jeu, car l'Inuk ne chasse jamais pour lui seul; la notion de partage est fondamentale pour lui. Il a également appris, dans son climat dur et désertique, à composer avec les éléments et c'est en groupe itinérant qu'il vit, suivant les traces du gibier qui se déplace selon les saisons. Malgré les difficultés inhérentes à son climat, l'Inuk respecte la nature qui lui fournit tout ce dont il a besoin et, lorsqu'il tue un animal ou attrape un poisson, il rend d'abord hommage à celui-ci, lui dit merci. Ensuite, il sait tirer ressource de toutes les parties de l'animal: la chair le nourrit, la graisse réchauffe et éclaire son igloo, la peau lui sert à confectionner des vêtements, les griffes et les dents à faire des bijoux, les os à fabriquer des outils. Il ne chasse donc jamais par simple plaisir, pour montrer sa force ou son talent, mais par seule nécessité et il éprouve un réel respect pour tout animal, comme le dit la légende de la Mère-Aigle. D'ailleurs, il croit que les hommes et les animaux se confondent et il a foi en ces vieilles légendes que la tradition orale garde toujours vivantes. Les rituels, les traditions, les mythes, le spirituel, la valeur prémonitoire des rêves et la signification des aurores boréales sont autant d'éléments qui guident sa vie.



Mais, évidemment, les légendes appartiennent au passé, et il en va de même de l'histoire du chasseur Luckasi. Aujourd'hui, les Inuit voyagent plus volontiers en avion et en motoneige qu'en traîneau tiré par des chiens, et ils ont troqué leurs igloos et leur vie de nomades pour des maisons bien ancrées dans le sol et regroupées en villages; ils ont fait connaissance avec leurs voisins du Sud. Malgré cela, les Inuit restent attachés à la nature et aux valeurs que leurs ancêtres leur ont inculquées, et c'est des racines d'un peuple, plutôt que de sa vie actuelle, touchée par la modernisation et la facilité, que la Marmaille a choisi de parler. Le texte, réduit à son minimum et rythmé par le tambour, objet sacré pour les Inuit, reprend donc le style du conteur par ses redites, ses pauses et ses insistances, et c'est un chaman, parfois amusant, parfois inquiétant, qui raconte l'histoire passée. Et, à travers tous ces souvenirs ou toutes ces légendes, perce une philosophie de vie avant tout basée sur le respect de tout ce qui est issu de la nature, ce qui vit, meurt et renaît. Une leçon (sans didactisme cependant) d'écologie, en quelque sorte, mais beaucoup plus aussi: la redécouverte de ce qu'on oublie.







l'animation

«Spectacle-animation» dit le programme. En fait, le spectacle aurait très bien pu se suffire à lui-même, non pas que les tranches d'animation où le public est appelé à participer soient plaquées sur la pièce (elles sont au contraire bien intégrées au cours du récit), mais l'ensemble, tout à fait cohérent, constitué par le texte, la mise en scène, le jeu et l'environnement sonore et visuel, renfermait déjà toute la matière souhaitée pour sensibiliser enfants et adultes à la culture inuit. Sans y être carrément réfractaire, la Marmaille a toujours été méfiante envers les spectacles dits d'animation ou de participation et, pour la troupe, c'était là une expérience nouvelle à tenter. Dans *l'Umiak*, la participation des spectateurs (répartis en groupes d'enfants, de parents et de grands-parents) a été appelée de deux manières différentes. D'une part, on les invite à toucher, à palper, à sentir un poisson et un aiglon, à se déplacer, à fermer les yeux et à se laisser porter à travers les airs, et à dormir sous la couverture des rêves qui se gonfle et fait naître des images du Nord. Dans ces parties d'animation, le public ne participe qu'à demi; en fait, on lui demande de bouger plutôt que de rester assis dans un siège, et on sollicite tous ses sens et non seulement sa vue et son ouïe. D'autre part, on demande aux spectateurs-participants de discuter entre eux des images qu'ils ont aperçues dans leur rêve, puis on leur demande de réfléchir sur une question cruciale (les glaces se sont brisées, le clan doit s'en aller, mais les kayaks ne sont pas en nombre suffisant; qui partira, les vieillards, les adultes ou les enfants?) et de donner leur opinion. Mais, aux propositions avancées par le public, suit la réponse d'Irook: construire un Umiak. Les moments d'animation n'ont donc aucun effet réel sur la pièce; son déroulement est prévu, sa fin est arrêtée. Certains ont été indifférents à ces tranches d'animations, d'autres en ont été ennuyés, ou choqués. J'y ai vu des pauses, de ces moments où, suspendu entre le temps fictif et le temps réel, on se prend à rêver l'histoire ou à digérer les données. Et peut-être la matière valait-elle ces pauses.

chantale cusson